

PRÉFACE

Il y a une façon d'écouter. De même qu'il y a une façon d'aimer. En préambule de chacune ou presque de ses causeries, Krishnamurti revient sur ce qu'est pour lui la communication.

Souvent, un silence précède ce qu'il va dire. Un silence et une immobilité. Il est assis, seul sur l'estrade. Parfois, il est même assis sur ses mains. Et puis, ses mains apparaissent, s'animent, devenant de plus en plus expressives au cours de la causerie.

Son regard se pose sur l'auditoire comme pour y puiser une inspiration.

Certains jours, il sait exactement ce dont il va parler, même si la causerie déborde le sujet annoncé. Mais, d'autres jours, il ne sait pas ce qu'il va dire avant de commencer à parler.

Il voudrait que la communication soit telle que ses mots deviennent des miroirs où l'auditeur voie se refléter ce qui se passe en lui-même à l'instant où il les entend. Ce qui suppose qu'auditeur et orateur soient, ne serait-ce qu'un instant, au même niveau : « Communiquer veut dire, n'est-ce pas, que non seulement les mots utilisés soient compris, mais aussi que nous soyons tous les deux, l'orateur et l'auditeur, capables de nous rejoindre avec la même intensité, au même niveau et

au même moment – sur-le-champ, pas l'instant d'après. Cela, c'est la communication, la communion.»

Si l'auditeur pense à autre chose, qu'il prépare la question à poser à la fin, poursuive son propre entretien interne fait d'arrière-pensées, elles-mêmes fruits de son éducation, de ses conditionnements divers et variés, il y a peu de chances qu'une communication réelle puisse, selon Krishnamurti, s'établir. Or, «c'est en écoutant qu'on apprend, en écoutant dans un état d'attention, de silence où tout cet arrière-plan est en quelque sorte calme, comme suspendu. C'est alors, à ce qu'il me semble, qu'il sera possible de communiquer».

Ainsi débute la première causerie de Saanen.

Il faudrait, un instant, être sans défense, abandonné, livré. Telle est du moins l'invite de celui qui a passé plus de cinquante ans à trouver les mots qui feraient le mieux comprendre ce qu'est pour lui la vérité.

Dans cette insistance à réveiller chez son auditeur l'écoute véritable, entière, intense, tout l'enseignement de «K» n'est-il pas contenu en germe? Et, quand il privilégie la communion, n'est-ce pas déjà d'amour qu'il parle?

Les pages qui suivent, publiées pour la première fois en français, sont la fidèle retranscription des causeries données à Paris du 16 au 30 avril 1967 et à Saanen du 9 juillet au 30 juillet 1967.

Lors de ses causeries, Krishnamurti est alors toujours accompagné. À Paris, Alain Naudé et Mary Zimbalist¹ sont avec lui. Succédant à Rajagopal,

1. <http://blog.brockwood.org.uk/2013/02/18/the-memoirs-of-mary-zimbalist-available-march-1st-2013/>

Naudé, devenu son secrétaire particulier, voyage à ses côtés. Ils se sont rencontrés deux ans plus tôt, au printemps 1965, chez Huntsman, célèbre tailleur de Savile Row, et se sont vite découverts des affinités.

Quant à Mary Zimbalist, c'est elle qui organise le séjour parisien de l'orateur. Elle loue pour eux une petite maison au 11, rue de Verdun à Boulogne-Billancourt, le temps des cinq causeries que va donner Krishnamurti à la Salle de la Chimie.

Nous sommes alors à la veille de Mai 68. Dans moins d'un an, les pavés sous lesquels devait se trouver « la plage » allaient voler, on « interdirait d'interdire » et on rêverait de mettre « l'imagination au pouvoir ».

Krishnamurti évoque alors souvent ce vent de révolte qui tisse l'air du temps. Mais il prévoit déjà que la liberté ne se trouvera ni dans la révolte, ni dans la réaction : « Ce besoin de liberté particulier est une réaction, laquelle deviendra cause d'une nouvelle forme de conformisme, de domination. Voyez les beatniks, les hippies, etc., leur révolte contre la société, révolte bonne en elle-même mais réaction, laquelle à son tour sera cause d'un conformisme à la hippie mais pas d'une liberté vraie. »

Beaucoup de jeunes composent alors son auditoire. Ils viennent écouter celui qui s'en prend aux choses établies, dogmes, religions, sectes, nationalisme... Tout y passe. Les jeunes se sentent, surtout à ce moment-là, particulièrement en affinité avec lui. Et les entretiens qui ont lieu ensuite, dans une salle de l'hôtel du Pont-Royal, rue du Bac, se prolongent en anglais et tard dans la soirée.

Mary Zimbalist organise à la maison de la rue de Verdun des déjeuners préparés par un chef cuisinier. Les après-midi, on va se promener au bois de Boulogne et dans les jardins de Bagatelle.

Après Paris et avant Saanen, comme cela lui arrive souvent, «K» tombe malade.

«Avant d'arriver au chalet Tannegg chez Vanda Scaravelli, il garde le lit avec de la fièvre. Il semble délirant lorsqu'il dit avec une voix enfantine, regardant Mary sans la reconnaître: «Krishna s'en va», ajoutant: «Il ne veut pas qu'on lui pose de questions», se souvient Mary Luytens¹.

Encore une fois le surgissement de ce que Krishnamurti a nommé le *processus*? *Ce tout autre*, qu'il évoque abondamment dans son journal², où il rend compte précisément de ces expériences extrêmes dont a jailli son enseignement. Il y décrit les terribles douleurs physiques, douleurs qui, selon celui qui les éprouve, opèrent une purification de l'esprit.

À ce propos, six ans plus tôt, le 19 juin 1961, il notait dans l'avion vers Los Angeles: «Ma tête me fait souffrir. La purification de l'esprit est nécessaire. C'est seulement quand l'esprit s'est nettoyé de ses conditionnements, colère, envie, ambition, qu'il peut comprendre ce qui est complet. L'amour est cette complétude.»

C'est de cela, de l'amour, plus précisément de sa beauté, que nous parle essentiellement Krishnamurti dans les pages qui suivent. L'amour, mot tellement utilisé qu'il en est galvaudé, corrompu. Et pourtant, consciemment ou non, tout le monde s'interroge à ce sujet, tout le monde cherche l'amour.

Ainsi, il y a maintenant des années que l'on peut lire deux sentences sans appel graffitées sur les murs de Paris. La première: «L'amour court les rues»; la seconde: «L'amour est mort». Affirmations

1. J. Krishnamurti, *the years of fulfilment, 1935 to 1980*, p. 139.

2. Krishnamurti, *Carnets*, Éditions du Rocher, 2010.

contradictoires à propos de cet amour qui fait courir les humains, délirer les sites web, et se mouvoir « le soleil et les quatre étoiles¹ », comme le disait Dante. Et qui semble ne jamais se laisser prendre durablement dans ses filets.

Pour comprendre ce qu'est l'amour, l'orateur commence par dire ce qu'il n'est pas. Ce n'est qu'en nous écartant de ce que nous croyons être l'amour que, peut-être, nous découvrirons ce qu'il est. Ainsi c'est de façon négative et non positive que Krishnamurti aborde l'amour. Et nous verrons qu'il n'est ni la possession, qui mène forcément à la jalousie, ni le sentiment ou l'émotion, qui ne sont que sensations, processus de pensée – et qui peuvent aisément se retourner et se transformer en leur contraire, la haine. Aimer n'est pas non plus chercher un résultat, vouloir obtenir quelque chose.

Aimer est autre chose.

À Saanen comme à Paris, nombreux sont ceux qui se retrouvent autour de Krishnamurti au chalet Tannegg. Parmi eux, Desikachar, alors jeune professeur de yoga, Gérard Blitz, fondateur du Club Méditerranée et des célèbres rencontres consacrées au yoga à Zinal en Suisse. Blitz avait rencontré « K » à New York l'année précédente et par la suite avait été élu membre du comité des rencontres de Saanen. Et puis Sacha de Manziarly, consul de France à Genève, vient lui aussi fréquemment au chalet Tannegg. Les discussions tournent alors beaucoup autour de l'école que « K » veut fonder en Europe. Pour « K », l'éducation c'est *veiller à ce que l'esprit humain soit*

1. « L'amore che move il sole e l'altre stelle. »

sérieux. Et, comme nous le verrons, un esprit sérieux est capable d'amour.

Discussions et puis silence. Krishnamurti, dont le « métier » consiste essentiellement à parler, a un grand besoin de silence. C'est au cœur du silence que peut naître une autre information. Ce grand lecteur – qui appréciait notamment les polars, avec une préférence pour Rex Stout et Frederick Forsyth, qui lisait la presse et regardait la télévision – était très au courant de ce qui se passait dans le monde. Mais être au courant ne suffit pas. Encore faut-il donner le temps aux infos de mûrir afin que se révèle une information plus profonde, plus immuable, plus décisive, en fin de compte plus pragmatique. Le temps du silence.

Quand Krishnamurti se promène dans la nature, même s'il est accompagné, il préfère garder le silence. « Il s'enchantait de la beauté, du chant d'un oiseau, des jeunes pousses, et de l'arôme des clochettes bleues. Il s'arrêtait souvent et se retournait pour contempler le tapis bleu. Je sentais que cela le reposait de ne pas avoir à faire la conversation¹ », se souvient Mary Luytens.

Dans ces moments-là lui viennent ces vérités éternelles qui pourfendent les modes et les saisons et qu'il partage avec ses auditeurs.

Malgré nos désespoirs, nos échecs, nous continuons à chercher l'état d'amour, quitte à en trouver un que nous rejeterons quand il ne nous conviendra plus, avant de nous mettre en quête d'un autre. Le simple fait de chercher empêche la présence de l'état d'amour, car chercher est une activité de l'esprit qui tend vers un but. Or l'amour, pas plus qu'il n'est du domaine

1. *Ibid.*, p. 129.

de la pensée, n'appartient au domaine de la quête ou de la conquête, qui suscite l'activité de l'esprit.

Serait-ce d'un amour sans sexe que nous parle Krishnamurti? Il a eu une vie sexuelle. Même s'il est resté discret sur le sujet, on sait qu'il a aimé pendant vingt-cinq ans une certaine Rosalind, épouse de Rajagopal qui fut jusque dans les années 1960 son plus proche collaborateur. «K» faillit même à plusieurs reprises être père. Mais ce qui est innocent, et n'est donc pas produit par la pensée, est toujours chaste, le sexe comme le reste, nous dit-il. L'amour est chaste, ce qui ne veut pas dire qu'il exclut la sexualité.

Nous trouvons là tout ce qui caractérise la sexualité dont le monde a fait une chose immense: la pensée qui remâche un plaisir, qui y revient sans cesse et veut le voir se répéter. C'est ainsi que pensée et désir se trouvent sans cesse en contradiction réciproque.

En fait, ce ne sont que des explications courantes et sans valeur en tant qu'explications. Ce qui a une valeur, c'est de voir par nous-mêmes comment le désir prend naissance, comment la pensée intervient dans la sensation, comment elle en fait un souvenir et comment ce désir, à cause du plaisir de ce souvenir, lui donne une continuité.

Est-ce la vue d'une belle femme ou d'un bel homme qui donne l'enchantement? Si la pensée revient sur cet instant et le prolonge, ce n'est plus un enchantement.

«Qui veut lier à lui-même une joie / De la vie brise les ailes / Qui embrasse la joie dans son vol / Dans l'aurore de l'éternité demeure.» (William Blake)

L'important est de voir comment le désir est maintenu, entretenu, nourri par la pensée. Le désir et la pensée sont forcément dans un état de contradiction interne parce que ce sont des choses

fragmentaires. Toute pensée étant fragmentaire, le désir est contradiction.

Selon Krishnamurti, l'amour n'est donc ni le désir, ni le plaisir. Il aurait plutôt à voir avec le sérieux dont il voudrait faire la base de l'éducation. Le sérieux, c'est la présence à la situation, comme l'amour qui est intelligence et sensibilité. Intelligence et sensibilité dictent ce qu'il faut faire dans la situation. Ce n'est donc plus « moi », ma pensée, mon émotion, qui décide et, se trompant, fait s'évanouir l'amour. Pour pouvoir aimer, il s'agirait de reprendre contact avec son innocence, au-delà ou en deçà des blessures personnelles qui vicent l'acte d'attention. Alors l'amour, toujours présent, est cette qualité de beauté. Et peut-être pour le découvrir est-il nécessaire de savoir demeurer seul.

Mais, demande Krishnamurti : « Un esprit si lourdement conditionné par la technologie moderne, par tout le bagage racial et culturel, le milieu dans lequel il a été éduqué, plus le poids du conditionnement insondable des deux ou trois millions d'années d'existence de l'homme – l'esprit, résultat de tant d'influences, de tant d'expériences, de craintes et d'inquiétudes, l'esprit surchargé d'un tel fardeau peut-il se libérer et demeurer seul et intact ? »

Telle est la question fondamentale sur laquelle l'orateur de Paris, de Saanen et d'ailleurs ne cesse de revenir. Dans la réponse se love la beauté de l'amour, cette complétude. Mais... « l'amour n'est pas aimé », comme le disait François d'Assise.

Isabelle CLERC

PARIS

1967

LE PIÈGE

Je ne vois en réalité que deux problèmes fondamentaux, la violence et la souffrance. Tant que ces deux problèmes-là ne sont pas résolus et dépassés, tous nos efforts, toutes les batailles que nous menons en permanence n'ont pas véritablement de sens. Apparemment, nous passons la plus grande partie de notre existence sur le terrain des idéaux, des formules et des concepts, comme moyens de tenter de résoudre ces deux problèmes essentiels : la violence et la souffrance.

Toute forme de conflit est de la violence, le conflit psychologique que l'on porte en soi comme le conflit extérieur, dans nos rapports aux autres humains et à la société. La souffrance, il me semble, est l'un des problèmes les plus difficiles et complexes ; cette complexité même oblige à l'aborder très simplement. Tout problème complexe (en particulier les problèmes humains, dans lesquels nous avons notre part) doit évidemment être approché avec une grande clarté, beaucoup de simplicité, hors de tout contexte idéologique ; sinon tout ce que l'on voit est traduit selon notre conditionnement, nos étranges particularités, nos intentions.

Pour comprendre ces deux problèmes profondément enracinés que sont la souffrance et la violence, l'approche verbale et intellectuelle ne convient pas. L'intellect ne résout rien du tout, il ne peut qu'expliquer le problème : toute personne douée peut trouver des explications à un problème, mais une explication, si érudite et subtile soit elle, n'est pas la réalité. On n'explique pas à un homme qui a très faim que la nourriture est délicieuse, c'est absurde. Mais si nous entrons totalement dans le vif du sujet, oubliant l'intellect, si nous prenons réellement en main, pour les démêler, ces deux terribles problèmes qui détruisent l'esprit, peut-être pourrions-nous aller au-delà.

Nous, les hommes, avons accepté la violence et la souffrance comme faisant partie de la vie. Les ayant acceptées, nous tentons de nous en accommoder. Nous rendons un culte à la souffrance, nous l'idéalisons, nous la respectons – comme le monde chrétien. En Orient on l'aborde par des voies différentes, mais elle ne trouve pas non plus de solution. Quant à la violence, nous l'avons héritée de l'animal : l'agressivité, la domination, le désir de pouvoir, de statut, et le besoin irrésistible de satisfaction. Notre structure cérébrale, héritée de l'animal, est un pur produit de l'évolution : elle fonctionne d'abord pour se protéger elle-même, mais elle est aussi agressive, violente, très dominatrice, raisonnant en termes de rang, de prestige. Tout ceci vous est familier.

La souffrance, et l'apitoiement sur soi qui en fait partie, la solitude, le total manque de sens de l'existence, l'ennui, la routine font que la vie n'a aucun objet – alors nous inventons un objet, les intellectuels nous fabriquent un but idéal et nous tentons de vivre ainsi. Puis, toujours incapables de résoudre

ces problèmes, nous régressons vers ce qui a été, vers notre jeunesse, ou vers notre culture traditionnelle, selon la race, le pays, etc. Plus le problème devient brûlant, plus nous nous évadons dans une sorte d'explication idéologique venue du passé, ou dans quelque concept idéalisé du futur, et nous restons pris à ce piège. Et l'on voit clairement toutes les évasions, à l'Est comme à l'Ouest, l'évasion dans toutes sortes de distractions, l'Église, le football, le cinéma, etc. L'exigence de divertissement et de distraction prend des aspects extravagants : aller dans les musées, parler sans fin de musique ou du dernier livre, ou écrire sur un sujet qui est fini, mort et enterré, sans valeur.

Apparemment, bien peu d'entre nous sont réellement sérieux. Par sérieux je veux dire capables d'aller au fin fond d'un problème et de le résoudre. Le résoudre en mettant résolument de côté ses propres penchants, son tempérament, ou la pression de l'environnement : chercher la vérité de la chose, et la poursuivre jusqu'au bout. Visiblement, ce sérieux est peu courant, même rare. Et pour résoudre ces deux problèmes fondamentaux, la violence et la souffrance, il faut être sérieux. Et il nous faut aussi une certaine qualité de conscience, une certaine qualité d'attention, car personne ne va régler le problème à notre place. Et sûrement pas les vieilles religions ni les organisations planifiées, bricolées par une autorité ou par le prêtre : il n'y a aucune aide à attendre de cette espèce, il est flagrant que tout cela n'a aucun sens – vous pouvez voir dans le monde entier ceux que l'on appelle les jeunes tout virer par-dessus bord, l'Église, les dieux, les croyances, les dogmes et les rituels. Pour une personne vraiment sérieuse, tout cela a perdu tout crédit. Dans un monde en proie à une telle confusion et à

une telle misère, s'en remettre à une autorité (spécialement le genre d'autorité établie des organisations religieuses, avec leurs sanctions), comment cela peut-il avoir un sens?

On ne peut s'appuyer sur personne! Ni sur les sauveurs, ni sur les maîtres, sur personne – y compris l'orateur. Et, après avoir rejeté totalement tous les livres, les philosophies, les saints et les anarchistes, nous voici face à face avec nous-mêmes, tels que nous sommes. C'est effrayant et plutôt déprimant de nous voir en vrai, tels que nous sommes. Même une énorme dose de philosophie, de littérature, de dogme ou de rituels ne résoudra pas cette violence et cette souffrance: je pense que l'on en est arrivés à ce constat. Plus on est intensément sérieux, plus le problème est brûlant, et son urgence même balaye l'autorité que l'on avait acceptée si facilement.

L'autre question est: comment regarder en nous, comment observer ces deux faits, la violence et la souffrance, qui existent en nous? Nous avons vu que, en tant qu'individus, nous sommes le produit de la société, de la culture dans laquelle nous vivons; et que cette société et cette culture ont été bâties par chacun d'entre nous. Nous, les humains, produisons la société dont nous sommes le produit: nous sommes piégés dans cette situation, captifs de nos tendances individuelles, de nos penchants et de nos plaisirs – qui sont la structure même de la société.

Mais nous avons tendance à considérer l'individu et la société comme deux choses distinctes, d'où la question: quelle valeur peut avoir une transformation individuelle dans la structure générale de la société? Cette question me semble absurde. Nous ne nous occupons pas de l'individu, nous ne nous occupons

pas de telle société française, anglaise ou autre, nous nous occupons du problème humain dans son entier. Nous ne questionnons pas le rapport de l'individu à la société ou le rapport du collectif à l'individu – nous tentons d'embrasser le problème dans sa totalité, pas sous un angle particulier.

On ne comprend une chose que lorsqu'on la voit en totalité, toute sa structure et tout son sens. Vous ne pouvez pas voir tout le schéma de la vie, tout le mouvement de la vie, si vous en prenez un bout et que vous êtes follement intéressé par ce petit bout-là. Pour savoir quelle direction prendre et quel chemin choisir, il faut déplier toute la carte. Donc, cela ne nous intéresse pas de sauver l'individu, ou de libérer l'individu, ni ce que cherche cet individu : nous voulons voir le mouvement global de la vie, comprendre tout le courant de l'existence. Alors le problème individuel pourrait être abordé d'une façon toute différente.

Il est extrêmement ardu de voir un problème dans son entier, de le saisir : ce n'est pas facile, il faut y mettre de l'attention. On ne comprend rien avec l'intellect : on entend des mots, on fournit des explications, on découvre des causes, mais comprendre, ce n'est pas cela. Dans l'observation de soi, comprendre n'a lieu que lorsque l'esprit, cerveau compris, est totalement attentif. Quand on interprète, quand on traduit tout ce que l'on voit selon ses désirs, ses penchants, son caractère, ou tout son contexte personnel, on n'est pas attentif. Vous avez certainement remarqué que lorsque l'esprit est tout à fait tranquille – il a cessé d'exiger, de s'agiter en tous sens, de décortiquer le problème, il fait face au problème dans un calme complet –, la compréhension se produit. Cette compréhension même est l'action, la force libératrice de l'énergie qui nous délivre du problème.